

Anthropologie et Sociétés



Présentation : anthropologie, cultures et sociétés

Serge Genest et Claude Bariteau

Volume 11, numéro 3, 1987

Une discipline, des histoires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006435ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006435ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

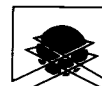
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Genest, S. & Bariteau, C. (1987). Présentation : anthropologie, cultures et sociétés. *Anthropologie et Sociétés*, 11(3), 3–10. <https://doi.org/10.7202/006435ar>

PRÉSENTATION: anthropologie, cultures et sociétés



Serge Genest et Claude Bariteau

Les années 80 semblent propices aux bilans des pratiques de l'anthropologie dans différents pays (voir Saunders 1984, Currie et Ray 1985, Jamard 1985, pour ne citer que quelques exemples récents). Cependant, les anthropologues n'ont pas attendu les dernières décennies du siècle pour engager une réflexion sur leurs pratiques et leurs productions. On pourrait même dire que cette « pulsion » s'inscrit presque d'emblée dans notre discipline.

Il y a sans doute un peu de conditionnement dans la démarche que les responsables de ce numéro ont entreprise pour réfléchir à l'anthropologie produite au Québec. Mais penser ainsi implique d'expliquer les conditions historiques de cette tendance à effectuer des retours analytiques et synthétiques sur les activités anthropologiques dans différents pays. Les objectifs poursuivis ici sont plus modestes. Ce projet visait à lire les développements de la discipline au Québec depuis ses débuts, tout en mettant l'accent sur les activités des années 80. Mais là n'était pas la seule préoccupation. En fait, il s'agissait d'abord de situer l'anthropologie au Québec en la comparant à celle d'autres pays. La spécificité québécoise commandait cependant de se tourner davantage vers des traditions autres que celles auxquelles on pouvait spontanément faire référence : les anthropologies britannique, américaine et française.

Autrement dit, il y avait au cœur de cette problématique l'intention de situer les réalités anthropologiques du Québec et de les lire à travers un miroir qui ne refléterait pas les « grandes » traditions de la discipline.

Ce premier choix se doublait de l'intérêt nettement identifié de saisir ces anthropologies produites en dehors des centres dominants en les ancrant dans leur historicité. Évidemment, de telles options induisent d'emblée des objections. Pourquoi analyser l'anthropologie dans divers pays étant donné le caractère international des courants qui traversent cette discipline? Nous croyons à la présence simultanée d'influences internationales et de problématiques spécifiques liées aux conditions socio-historiques à l'intérieur desquelles se développe l'anthropologie. D'ailleurs, les textes qui suivent en témoignent.

La question précédente revient sous un autre angle dans l'objection selon laquelle une telle démarche entraîne à faire l'apologie des anthropologies nationales, avec ce que cette épithète connote de repliement sur soi et de provincialisme. Là encore, une

précision s'impose. Étudier les conditions de production de l'anthropologie dans divers pays en les distinguant sur le plan temporel et spatial n'est pas proposer la valorisation des mentalités et du quant-à-soi culturel. C'est simplement repérer les jalons qui tracent la naissance et l'institutionnalisation d'une discipline dans des sociétés « périphériques ».

Dans un numéro spécial de la revue *Ethnos* consacré aux « anthropologies nationales », Gerholm et Hannerz (1982: 13) font état eux aussi des différents aspects auxquels ils est possible de s'arrêter en traitant de ces anthropologies¹ :

Se peut-il que des différences entre anthropologies nationales proviennent de différences entre les systèmes culturels qui ont formé les anthropologues? Peut-être y a-t-il des conditionnements, élaborés à l'intérieur des cultures nationales, insidieusement à l'œuvre indépendamment des constructions théoriques conscientes des anthropologues? (notre traduction)

La notion de « système culturel » contient l'idée de socialisation, en fait d'enculturation spécifique modelant les comportements des individus exerçant une activité particulière, en l'occurrence le métier d'anthropologue. Devant un tel énoncé, l'argument voulant que l'anthropologie se construise par le jeu de la communication internationale est un contrepoids utile. Or, l'intention de ce numéro n'est pas de scruter la « personnalité de base » des anthropologues, mais plutôt les conditions sociales et historiques qui agissent sur la production de l'anthropologie et concourent à la façonner. En ce sens, il se peut, et il faudra y revenir, que des événements politiques ou économiques qui marquent la plupart des pays du centre autant que ceux de la périphérie influencent la situation de l'anthropologie.

La question que nous nous sommes posée au départ n'était donc pas : « Y a-t-il des anthropologies nationales? Et si oui, comment se présentent-elles? » Il s'agissait plutôt de faire le point sur la situation de l'anthropologie des années 80 dans quelques pays « périphériques » et de mettre en évidence, par le jeu de la comparaison, comment les conditions sociales et historiques interfèrent dans le développement de cette discipline.

Restait alors à arrêter le choix des pays. Bien sûr, il est difficile d'éviter l'arbitraire dans un tel processus de sélection. Il y a bien des façons d'être « périphérique » et aussi des degrés de cet état. Déterminer que des pays pratiquent une anthropologie « intéressante » demeure éminemment subjectif. Ce sont donc la connaissance de chacun des responsables de ce numéro de la production anthropologique de divers pays, la profondeur historique reconnue de cette discipline, la richesse des approches utilisées ou encore l'« exotisme » qui ont guidé la sélection. Ces choix demeuraient néanmoins déterminés par l'idée de mettre en rapport la situation de l'anthropologie au Québec et celle de pays partageant, du moins à première vue, certaines caractéristiques avec elle, mais présentant aussi des différences sociales et historiques qui rendent la comparaison possible.

¹ Cette publication de la revue suédoise rejoint en partie les objectifs recherchés dans le présent numéro, mais couvre d'autres pays : l'Inde, la Pologne, le Brésil, le Soudan, la Suède. Le Canada et le Québec sont également du nombre et le Québec constitue assez curieusement le lieu de recoupement entre le numéro thématique d'*Ethnos* et le présent numéro d'*Anthropologie et Sociétés*.

☐ Contexte politique et économique du développement de l'anthropologie

Souligner l'influence du contexte politique mondial de la fin des années 60 sur le développement de l'anthropologie ne relève certes pas de la plus grande originalité. Il n'en demeure pas moins que l'on se doit de rappeler l'impact des mouvements étudiants sur les changements dans les universités et dans plusieurs institutions de la société dans de nombreux pays. L'irruption de mai 68 eut des répercussions en France comme ailleurs. Il ne faut pas non plus oublier qu'à la même époque, les Américains s'enlisaient au Viêt-nam et que les débats qui secouaient les États-Unis se répercutaient un peu partout dans le monde, au moins parmi les intellectuels. Ce climat général de contestation et de débats idéologiques et politiques a influencé les anthropologues comme beaucoup d'autres. Certains d'entre eux étaient directement impliqués dans cette guerre et cette situation a entraîné des prises de conscience et des actions multiples aux États-Unis en particulier².

Ces événements ont eu des effets sur l'ensemble de la discipline et certains textes de ce numéro y font directement référence. Pour John Liep, cette période marque le développement d'une préoccupation accrue pour le tiers monde au Danemark et un intérêt marqué pour le matérialisme historique. De son côté, Pierre Brizard note que l'effervescence de cette époque coïncide avec des revendications soutenues des populations indigènes de la Colombie à propos de leurs conditions de vie. José Lopez Arellano montre que la redéfinition des rapports entre les praticiens de la discipline ouvrit une brèche dans les rapports hiérarchiques qui caractérisaient l'anthropologie mexicaine à cette époque.

Ces propos indiquent en fait que le contexte politique international et les courants théoriques de l'époque ont distingué la pratique de l'anthropologie, avec des nuances variables selon chacun des pays. Il en résulta aussi une série de réflexions sur la pratique et l'éthique en anthropologie, amorcées aux États-Unis, et qui ont eu ensuite une diffusion internationale. Il en fut de même avec la (re)découverte du marxisme en France et les débats ainsi suscités furent repris aussi bien au centre qu'à la périphérie.

L'anthropologie n'était pas seule à se construire à travers ces débats. En effet, ces soubresauts politiques ont aussi contribué à l'émergence de mouvements de revendications autochtones comme nous l'avons signalé pour la Colombie. Étant donné son association aux populations indigènes depuis ses origines, il n'est pas étonnant que l'impact des relations internationales sur ces groupes ait réinterrogé l'anthropologie. Au Mexique, cette préoccupation existe pour ainsi dire depuis la naissance de la discipline. Mais les années 60 ont forcé les anthropologues à repenser la question indigéniste sur la base de nouvelles données : affirmation de courants autogestionnaires chez les autochtones, échec des politiques de développement séparé ou/et d'assimilation.

La question autochtone s'impose aussi chez les Aborigènes d'Australie qui se trouvent au cœur des réflexions de l'anthropologie. Nicolas Peterson explique qu'il faudra là aussi attendre les années 70 pour que ces derniers s'organisent et multiplient les réclamations. Encore une fois, des anthropologues seront impliqués dans ce mouvement. En dépit de certaines particularités, la même situation prévaudra au Québec et au Danemark où un groupe d'études fut chargé de promouvoir l'amélioration des conditions de vie des populations indigènes.

² On doit à Jean Copans (1974) d'avoir fait connaître au monde francophone les multiples débats qui furent soulevés à cette époque.

Si la situation politique internationale a pu définir certaines activités de l'anthropologie autour des années 70, cela semble le cas de l'économie pour les années 80. Ce qui frappe durant cette période, ce sont les difficultés des anthropologues à trouver un emploi, le chômage, la baisse des effectifs étudiants et les stratégies diverses pour corriger la situation, que révèle l'éclatement des recherches ou à tout le moins les multiples tentatives de réorientation de celles-ci.

La décennie qui a précédé fut marquée par des débats et des remises en question, mais en même temps par une certaine expansion des effectifs étudiants et professoraux et par le développement de lieux de pratique, surtout universitaires. Avec les années 80, cette croissance semble révolue et on cherche à développer des approches nouvelles pour affronter la situation. Bien que chaque contexte entraîne des réactions particulières, une constante revient : les anthropologues doivent désormais chercher à travailler en dehors du milieu universitaire. À première vue, cela peut sembler évident mais la constatation revient sous des formes différentes dans tous les textes de ce numéro.

La situation colombienne est présentée de la façon la plus dramatique. Brizard plaide en quelque sorte pour la construction d'une identité de l'anthropologie, pour la reconnaissance de sa démarche et de la pertinence sociale de ses analyses. Ce dernier aspect s'adresse davantage au contexte spécifique de l'anthropologie en Colombie. Par contre, la nécessité pour la discipline de se construire une identité propre revêt un caractère plus général et pourrait être affirmée aussi bien au Danemark, aux Pays-Bas ou au Québec. Dans chacun de ces pays on fait référence sinon à la pertinence sociale de la discipline, du moins à la création d'un nouveau contexte de travail, en dehors (et en marge) des universités, et aux stratégies pour le pénétrer. On peut noter aussi des changements dans le discours universitaire probablement suscités par les contraintes auxquelles les anthropologues font face.

Il faut en même temps être conscient que ces enjeux sont perçus à partir du milieu universitaire. En ce sens, il faudrait obtenir les points de vue des personnes directement impliquées à l'extérieur de cet univers particulier afin de mieux saisir les effets de cette crise. Mais ceci ne réduit pas le caractère déterminant de la situation économique des années 80 sur la profession.

L'Australie et le Mexique semblent moins préoccupés par ces difficultés. Nous pouvons nous demander si les débouchés créés à la suite des revendications des autochtones ne contribuent pas en partie à lever ce problème. Mais, exception faite de cette référence explicite à la pertinence sociale des anthropologues face à la situation des Aborigènes, il n'est guère fait d'autre mention à ce propos. En fait, depuis longtemps les anthropologues mexicains travaillent en dehors des milieux d'enseignement supérieur, principalement dans les ministères. Le discours de ces praticiens est présent et discuté à l'intérieur de l'appareil administratif gouvernemental. Cette situation rappelle, *mutatis mutandis*, celle de la sociologie au Québec. En outre, Lopez Arellano laisse entendre que de nombreux organismes continuent à engager des anthropologues. Même si on ne connaît pas les conditions dans lesquelles ils pratiquent leur métier, il faut néanmoins reconnaître que la pertinence de l'anthropologie ne semble plus à démontrer au Mexique et que cela confère à ce pays un caractère particulier.

Devant la pénurie d'emplois disponibles, on constate que les universités cherchent des avenues plus « ajustées » aux réalités sociales de chaque pays. Les rapports des anthropologues avec les populations autochtones ont déjà été soulignés. Mentionnons

également le développement, la condition des femmes et les minorités ethniques. Tant au Danemark qu'aux Pays-Bas ou au Québec, ces intérêts sont manifestes. Un certain passé colonial, une idéologie tiers-mondiste, la montée du féminisme, la présence plus marquée de populations d'immigrants constituent des lieux de questionnement suffisamment présents dans ces pays pour que les anthropologues, désireux à la fois de s'impliquer socialement et de percer sur le marché du travail, produisent des recherches dans ces domaines. Ce ne sont évidemment pas les seuls.

Au terme de cette première série de réflexions, quelques remarques générales s'imposent. On constate qu'en différents endroits (Australie, Danemark, Québec), durant la décennie 1960-1970, les débats idéologiques et politiques semblent avoir créé un climat propice au développement de l'anthropologie, qui a entraîné l'accroissement des cohortes d'étudiants, l'augmentation sensible du personnel enseignant et la création de nouveaux départements. Parallèlement, les populations autochtones structurent davantage leurs réclamations pour la reconnaissance de leurs droits et de meilleures conditions de vie (Australie, Colombie, Québec).

Les années 80 annoncent une période de restriction économique marquée et la réduction du financement de l'enseignement supérieur. Pourtant, il semble que là où les effets des revendications autochtones continuent à se faire sentir (Australie, Mexique), les conséquences de la crise économique présentent moins d'impact sur le marché de l'emploi des anthropologues. Il serait en fait intéressant de pouvoir vérifier dans d'autres contextes la validité de cette relation.

☒ Contextes de développement de l'anthropologie

L'anthropologie aux Pays-Bas présente de multiples caractéristiques. En effet, ce pays fut une des premières puissances colonisatrices, ce qui la conduisit tout comme la Grande-Bretagne et l'Australie, à chercher dans l'anthropologie un lieu de formation pour ses administrateurs coloniaux. Il n'est par conséquent pas étonnant que les anthropologues néerlandais aient été préoccupés de développement durant de nombreuses années. Mais, fait plus frappant, cette préoccupation s'est transformée petit à petit depuis les années 50, avec l'implication du pays dans l'aide internationale. En effet, alors que pendant longtemps les efforts de recherche furent concentrés sur les anciennes colonies, on sent maintenant une ouverture à des univers régionaux (par exemple, l'Asie plutôt que la seule Indonésie). L'anthropologie continue à se pratiquer surtout en dehors du pays et la pertinence de la discipline semble davantage associée à la compréhension des autres sociétés.

Peter Kloos note également que les effets de la situation économique des années 80 obligent à une certaine concertation entre les universités et les anthropologues. Dès la fin des années 60, l'État s'interrogeait déjà sur le contexte de la production anthropologique. Un rapport soumis au milieu des années 70 préconisait entre autres la spécialisation des universités. Même si ce travail n'a pas connu les suites espérées, le travail universitaire en a été influencé. La spécificité du cas néerlandais tient au fait que ces réflexions soient venues beaucoup plus tôt qu'au Danemark ou au Québec, où les gouvernements entreprennent actuellement des démarches similaires.

Au Danemark, l'anthropologie s'est également construite dans le sillage colonial mais avec une moindre envergure qu'en France, en Grande-Bretagne ou même aux Pays-

Bas. Elle n'en a pas moins été influencée, particulièrement dans son orientation vers la muséographie. Sur ce plan, la formation de l'anthropologie au Danemark rejoint en partie les traditions de pays comme le Canada ou le Mexique. John Liep présente le Danemark comme une société participant aux grandes tendances politiques et économiques du monde. Les anthropologues danois s'inscrivent toujours dans cette ligne de pensée puisque leur réflexion tourne autour de thèmes comme la critique de la modernisation et les populations du quart monde. Mais en même temps, l'identité nationale occupe plusieurs d'entre eux. Pas plus qu'aux Pays-Bas, on ne semble au Danemark soulever de questions relatives à l'insertion de l'anthropologie dans la société. Toutefois, le fait que le gouvernement ait pris des mesures pour contrôler l'enseignement supérieur affecte les anthropologues qui devront peut-être davantage travailler en dehors du cadre universitaire.

Le cas australien rejoint partiellement les deux précédents par son passé colonial. Là aussi, des administrateurs coloniaux furent formés à l'étude des populations. Mais ce pays a hérité de la conception britannique de l'anthropologie au point que certains de ses fondateurs ont même « colonisé » les universités australiennes pendant de nombreuses années. En somme, la discipline s'inscrit au sein d'une société coloniale-colonisée et ne commencera à s'affranchir de la tradition intellectuelle britannique qu'au milieu des années 70.

Nicolas Peterson montre par ailleurs que l'anthropologie de ce pays est traversée du début jusqu'à aujourd'hui par la présence des Aborigènes. En cela, elle se distingue de la pratique en Hollande et au Danemark mais s'apparente davantage à celle du Mexique, de la Colombie et du Québec. C'est d'ailleurs par rapport aux groupes autochtones que l'anthropologie aura à définir sa pertinence sociale dans les années à venir. En effet, bien que les Aborigènes aient fait l'objet de multiples réflexions depuis ses débuts, notamment au sujet de la complexité de leurs systèmes de parenté, ce n'est qu'au tournant des années 70 que les anthropologues se sont intéressés aux conditions concrètes dans lesquelles ils vivaient. Ces ajustements ont permis aux anthropologues d'être à la fois pertinents et visibles socialement.

Par contre, au Mexique, depuis les débuts de l'anthropologie dans ce pays, les populations indigènes ont été au cœur des préoccupations. D'une certaine manière, les anthropologues n'ont guère eu le choix : la volonté de l'État mexicain de construire un pays intégrant tous les groupes de la société a entraîné les débats sur ce terrain. Pour José Lopez Arellano, la question indigéniste a tellement occupé les anthropologues mexicains entre 1946 et 1976 que ce sont surtout les Américains qui ont développé d'autres aspects de la discipline durant cette période. Bien qu'on puisse considérer le Mexique comme société « dépendante », contrairement au Danemark, à la Hollande ou même à l'Australie, il est intéressant de constater que l'anthropologie y a une profondeur et une place dans la société beaucoup plus forte qu'ailleurs. Aujourd'hui, on continue toujours d'ouvrir de nouveaux secteurs d'activité aux anthropologues et sous cet angle, Lopez Arellano présente l'anthropologie mexicaine comme en véritable effervescence.

La Colombie, analysée par Pierre Bizard, offre une image fort distincte du Mexique. Les anthropologues œuvrent dans des conditions plus précaires, n'ont pas de reconnaissance sociale au point qu'on ne sait pas ce qu'ils font. Comment ne pas songer ici à la situation du Québec où une prise de conscience analogue émerge ? Pourtant, déjà dans les années 30, la discipline connaissait un certain essor avec la contestation des années 60 et celle des indigènes. On entreprit des recherches sur les rapports entre l'État et la

paysannerie, tout comme au Mexique. Les années qui suivirent ont aussi été l'occasion pour les populations indigènes de revendiquer leur droit à l'autonomie. C'est cependant à cette époque qu'une certaine méfiance s'est plus ou moins installée entre ces dernières et les anthropologues. Qui plus est, les débats idéologiques concernant l'authenticité colombienne et le respect des populations ont entraîné le repli sur soi des anthropologues et de l'anthropologie, conduisant notamment à des prises de position comme le refus de publier pour éviter l'éventuelle exploitation des populations visées par les recherches. Dès lors, la discipline est devenue quasi souterraine et un peu le reflet des tensions majeures qui traversent cette société.

Sans passé colonial et aussi sans emprise sur le développement international, l'anthropologie au Québec s'est inscrite dans le milieu universitaire au moment où le Québec s'ouvrit au monde et où une idéologie plus ou moins tiers-mondiste a filtré en anthropologie. Les débats du milieu des années 70 y ont alors eu leurs échos dans les réflexions sur le rôle de l'anthropologue et des débats entre structuralistes et marxistes. Tout comme en Australie, au Mexique ou en Colombie, le Québec est habité par des populations autochtones et certains anthropologues ont été et sont impliqués dans les demandes qu'elles adressent aux gouvernements, ce qui cependant ne semble pas être le principal point d'ancrage de l'anthropologie, contrairement au Mexique et à l'Australie. Comme le font ressortir Claude Bariteau et Serge Genest, le profil de l'anthropologie au Québec est plus récent que celui des autres cas traités dans ce numéro. Est-ce là une des raisons qui expliquent les incertitudes quant à son avenir immédiat ? Le discours tenu sur l'anthropologie en Colombie peut s'appliquer en partie à la situation du Québec puisque ici non plus la discipline n'a pas acquis la reconnaissance sociale en dépit des changements importants qui traversent cette société. Mais, comme en Colombie, au Mexique et en Australie, les revendications des autochtones ou celles des minorités, sans compter les actions des gouvernements, obligeront peut-être les anthropologues à formuler de nouvelles stratégies et leur fourniront les conditions pour faire admettre la pertinence de leur travail ; ce qui pourrait se faire, semble-t-il, en dehors des milieux universitaires mais aussi dans les départements eux-mêmes.

La conjoncture politique internationale des années 70 et la situation économique des années 80 ont contribué à construire un contexte social et historique particulier qui a eu des conséquences un peu partout dans le monde. L'anthropologie n'a pas échappé à ces conditionnements. Chacune de ces décennies aura permis tantôt une expansion notable de la discipline, tantôt des restrictions plus ou moins senties selon les pays analysés dans ce numéro. Dans toutes ces réactions, on peut déceler des similitudes. En ce sens, l'anthropologie serait informée de la même manière où qu'on la pratique, notamment dans la tendance actuelle à se développer en dehors des universités. Mais ces similitudes s'expriment selon des modes différents dans les pays qui ont retenu notre attention. Ainsi, se vérifie l'interrogation qui a sous-tendu la présentation de ce numéro sur les anthropologies « périphériques » et les conditions sociales, idéologiques et politiques de leur développement.

Les anthropologies « nationales » sont autant de détours qui délimitent mieux les contours de la discipline. Dans sa sélection bibliographique, Mikhaël Elbaz présente à la fois des études synthétiques des anthropologies du « centre » et des travaux multiples et diversifiés sur celles de la « périphérie ». L'unité de l'anthropologie est tramée désormais par sa diversité : une discipline donc mais des histoires aussi.

RÉFÉRENCES**COPANS J.**1974 *Anthropologie et impérialisme*. Paris: François Maspero.**CURRIE K. et L. Ray**1985 « Recent Trends in Contemporary British Anthropology: Innovations and Revival », *Dialectical Anthropology*, 9, 1-4: 209-216.**GERHOLM T. et U. Hannerz**1982 « Introduction: The Shaping of National Anthropologies », *Ethnos*, 47, 1-11: 5-35.**JAMARD J.L.**1985 « Stability and Change in French Anthropology », *Dialectical Anthropology*, 9, 1-4: 171-207.**SAUNDERS G.R.**1984 « Contemporary Italian Cultural Anthropology », *Annual Review of Anthropology*, 13: 447-466.